

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 1 (1951)
Heft: 3

Artikel: Alexandre Vinet interprète de Pascal
Autor: Meylan, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380555>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ALEXANDRE VINET

INTERPRÈTE DE PASCAL ¹

Ayant suivi les cours consacrés par Gonzague de Reynold à la pensée d'Alexandre Vinet, M. Jost, auteur de cette critique d'une critique, a lu les *Etudes sur Blaise Pascal*, ces études dont son maître écrivait, en 1947 : « De tous les interprètes qu'ont suscités les « immortels brouillons » Vinet m'apparut à la fois comme le plus émouvant, le plus profond et le plus raisonnable. » Cette lecture fut pour lui une révélation : « Jusque-là, nous dit-il dans son Avant-propos, les livres et les cours sur la figure la plus profonde et la plus tragique de notre littérature nous avaient toujours laissé insatisfait. (...) On n'avait point, nous semblait-il, pénétré vraiment dans l'intimité de la pensée de Pascal. Après avoir lu la critique de Vinet, (...) nous étions persuadé de nous trouver en face de quelqu'un qui avait enfin saisi cette pensée à la racine. (...) C'est qu'il y avait entre lui et son modèle des affinités préexistantes. »

M. Jost nous présente, sommairement, dans une première partie, la personne de Vinet. Dans une seconde partie : « Le critique littéraire », il étudie sa conception de la littérature et son œuvre de critique. Mais c'est dans la troisième partie : « L'interprétation de Pascal » (son véritable sujet, et celui qu'annonce le titre), qu'il me paraît avoir fait œuvre originale et suggestive. Laissant de côté la critique des *Provinciales*, étudiées surtout du point de vue littéraire — Vinet y admire entre autres, on le sait, cet accord de la pensée et de la forme, cette justesse et cette force, cette netteté et cette profondeur, qui font à ses yeux la perfection de l'œuvre littéraire — tentons de résumer le jugement porté par l'auteur sur l'interprétation proposée par Vinet de l'expérience spirituelle dont témoignent les *Pensées*.

¹ FRANÇOIS JOST : *Alexandre Vinet interprète de Pascal*. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg, Suisse, pour obtenir le grade de docteur. Lausanne, Payot, 1950, 303 p.

M. Jost reconnaît presque sans réserve la fidélité du portrait psychologique de Pascal, dégagé par Vinet des *Pensées* et des autres documents à sa disposition : passion du vrai, « la plus grande vérité chrétienne », cet emportement, cette grandeur tragique, cette austère poésie ; son pessimisme, aussi, n'excluant d'ailleurs pas une certaine joie ; cette charité si sublime, enfin, que Vinet n'hésite pas à voir en Pascal un saint... L'auteur conclut que, si le critique vaudois a su si bien mettre en lumière toutes ces qualités de Pascal, c'est parce que la plupart d'entre elles, à des degrés divers sans doute, se retrouvent en lui-même (p. 150).

Ce qui leur est commun, c'est, notamment, la nature et la profondeur de leur expérience religieuse, la série des démarches par lesquelles l'un et l'autre sont parvenus à la « foi du cœur ». L'auteur consacre à ce thème essentiel un de ses plus longs chapitres, le chapitre XIII. Si Vinet définit, en effet, la foi véritable comme « l'harmonie de la raison, de la conscience et du cœur sur une doctrine qui nous est donnée pour divine » (*Mém.*, p. 93), s'il note ailleurs (*ibid.*, p. 56) l'inévidence foncière de toute croyance religieuse, et déclare dans une de ses *Lettres* (II, p. 277) que « croire c'est prosterner devant Dieu sa raison et sa force » ; si donc l'acte de foi lui apparaît ainsi, d'un certain point de vue, comme une œuvre de la volonté, le plus constamment, néanmoins, il définit la foi comme l'adhésion de la conscience au témoignage de l'Esprit Saint : « La foi, dans sa véritable nature, est l'adhésion de la conscience à une vérité qui n'était pas en nous, mais qui trouve en nous son témoin et son garant » (*Essai*, p. 47, note).

Sur tous ces divers points, l'auteur constate que Vinet se rencontre avec Pascal d'une manière frappante. Ce n'est même pas assez dire ; il adhère à Pascal si profondément et si complètement qu'il module sur les mêmes thèmes que lui, avec une vigueur et une éloquence rappelant parfois celles de l'écrivain en qui il salue le plus parfait modèle du classicisme. Ainsi, entre beaucoup d'autres, ces lignes (*Et.*, pp. 229-230) : « Pascal comprit, il fit concevoir que ce n'était pas dans la tête, mais dans le cœur de l'homme, que les parties belligérantes (ténèbres et clarté, grandeur et misère), pouvaient se donner rendez-vous pour traiter de la paix. Il inaugura, ou bien plutôt, il tira de l'Évangile, pour la produire sous nos yeux dans la forme qui était propre à son génie et convenable à son temps, cette belle doctrine de la connaissance et de la compréhension des vérités divines par le cœur, qui est la pensée dominante et la clef de son apologétique. Le cœur, l'intuition ! la connaissance intime de la vérité religieuse, immédiatement saisie comme le sont les principes premiers ! Thèse hardie et sublime qu'un bien plus grand que Pascal avait professée avant lui, dans cette mémorable injonction : Croyez

à ma parole, sinon croyez aux œuvres que je fais ¹. La vérité a ses titres en elle-même ; elle se démontre en se montrant ; et le cœur est le miroir de la vérité ; mais ce miroir, mal posé, ne réfléchit pas la lumière, jusqu'à ce qu'une main divine l'ait tourné du côté du soleil ; le cœur a besoin d'être *incliné* ; ce qui reçoit en nous la vérité, ce qui au-dedans de nous la connaît, croit et aime, ce n'est pas le cœur tel qu'il est, c'est le cœur *incliné*, et tout d'abord le cœur humilié, le cœur *s'offrant par l'humiliation aux inspirations.* »

Par contre, Vinet ne suit Pascal qu'avec une visible réticence — c'est le second point de la thèse de M. Jost — quand, ayant posé que « nous sommes automates autant qu'esprit », il propose à son néophyte de prendre de l'eau bénite, de faire dire des messes... (Br. 233). C'est ici, en effet, la limite de son intuitive compréhension de l'expérience religieuse de Pascal. On le sent dans le commentaire qu'il nous donne de cette injonction, dont il n'ose pas dire ouvertement qu'elle le choque : « Mais comment, demande le candidat au christianisme, comment cela me mènera-t-il au christianisme ? » — « Pour vous montrer que cela y mène, lui répond Pascal, c'est que cela diminue les passions qui sont vos grands obstacles, etc. » Voilà le fort de l'idée de Pascal, idée qu'il aurait développée, comme on le voit par cet *etc.*, et qui aurait paru dès lors la principale, et sa véritable thèse. Le reste n'est que la forme. On en peut, je l'avoue, concevoir une meilleure. Pascal pouvait dire d'emblée : « Faites comme si vous croyiez ; (...) pratiquez loyalement la morale chrétienne ; éteignez le feu de vos passions, faites taire la tempête de vos pensées mondaines, et soyez sûr que dans ce silence la voix de Dieu se fera entendre. » (...) C'était dire en d'autres termes ce qu'avait dit Jésus-Christ lui-même : « Celui qui voudra faire la volonté de mon Père qui est au Ciel connaîtra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle de mon chef. » Il est vrai que Jésus-Christ n'aurait pas dit : « Prenez de l'eau bénite, écoutez la messe », quand même il y aurait eu alors des messes et de l'eau bénite ; il n'aurait même pas dit : « Faites-vous baptiser, allez au temple, accomplissez la loi des rites ». Jésus-Christ est ici plus sage que Pascal (...). Pascal n'a pas si bien dit ; mais au fond, que voulait-il ? Régler la vie pour régler l'esprit. (...) Son idée est toujours celle-ci : Essayez de la vie du christianisme et vous serez bientôt convaincus de sa vérité ; veuillez

¹ Ce grand texte illustre, en même temps, la méthode d'interprétation de Vinet ; comme le note M. Jost, « il a fait de Pascal un disciple de Jésus-Christ ; il a affirmé l'étroite dépendance des *Pensées* de l'Évangile. Ce faisant, le moraliste vaudois a interprété le Pascal authentique et complet, celui pour lequel le christianisme donne la seule réponse valable aux questions que pose la philosophie. »

être chrétiens d'action et vous serez dans peu chrétiens de conviction : la piété conduit à la vérité, comme la vérité conduit à la piété. » (*Et.*, pp. 98-100).

Pour Vinet donc, Pascal formule l'expérience chrétienne authentique aussi longtemps qu'il se réclame de l'esprit d'examen et de « la foi du cœur » ; dès qu'il invoque l'autorité de l'Eglise et la vertu des sacrements, il lui paraît abandonner le terrain du christianisme. Avec quelque prédilection qu'il invoque « la foi du cœur », Vinet a toujours, en effet, souligné, on le sait, l'aspect rationnel de la foi. Raison et foi sont, à ses yeux, « deux piliers dont un seul ne pourrait, sans l'autre, soutenir la vie » (*Disc.*, p. 86) ; « la nature même du christianisme interdit au croyant de croire sans raison ; (...) il réclame l'adhésion de toutes ses facultés actives, et de chacune d'elles une adhésion d'autant plus explicite et plus pleine que cette faculté est plus active » (*Lettres*, II, p. 38). Or ce Pascal, en qui il a cru reconnaître, parce qu'il met, dans ses *Pensées*, l'accent principal sur les preuves psychologiques, un esprit d'examen identique à celui du protestantisme (M. Jost en marque la différence aux pp. 223-4 de sa thèse) ; ce Pascal en qui il a reconnu (et ici l'auteur de la thèse lui donne pleinement raison) cette foi du cœur, principe de toute religion vivante... voici qu'il déclare se soumettre à l'autorité de l'Eglise et proclame la nécessité des sacrements ! Cela lui paraît contradictoire.

Y aurait-il eu, chez cet esprit si puissant et si lucide une inadvertance ? « Peut-être ne serait-il pas difficile, suggère-t-il à la page 150 des *Etudes*, de distinguer les morceaux où il est chrétien selon la norme de son Eglise et de son parti, et ceux où il est chrétien à sa manière. La méthode employée dans le livre des *Pensées* a une portée que Pascal, qui voyait si bien et si loin, n'a peut-être pas vue. » Ce grand scrupuleux semble avoir hésité à affirmer catégoriquement cette inconsistance : « Qui sait, lit-on à la page 12 des mêmes *Etudes*, si nous ne lui prêtons point quelques-unes de nos opinions qu'il se préparait à réfuter ? Et même lorsque nous sommes certains d'avoir sa pensée, sommes-nous également certains de l'avoir dans son vrai point de vue, dans sa vraie direction ? Savons-nous d'où elle venait, où elle devait aller ? » On peut cependant admettre avec l'auteur que, pour Vinet, il y avait une contradiction inconsciente entre la foi officielle de Pascal « catholique et janséniste » (*Et.*, p. 150) et sa foi personnelle, entre certains des principes qu'il invoque dans ses *Pensées* et certains des dogmes de l'Eglise dans laquelle il est né à la vie chrétienne. Pascal ayant été un chrétien vivant, et « un catholique vivant étant un protestant en cela même » (*Mél. théol.*, p. 55), Pascal aurait ainsi été, en quelque mesure, un protestant qui s'ignore.

A quoi M. Jost oppose que, même si le principe de sa foi est l'autorité de l'Eglise, la foi de Pascal n'en est pas moins la « foi du cœur » au sens où l'a reconnu Vinet. Qu'il ait, d'ailleurs, affirmé la nécessité de la foi en l'Eglise et des sacrements ressort, à l'évidence, non seulement de la pensée sur laquelle nous nous sommes longuement arrêtés, mais de bien d'autres, par exemple de celles-ci : « La foi donnée au baptême est la source de toute vie des chrétiens et des convertis. — L'Eglise enseigne et Dieu inspire, l'une et l'autre infailiblement. — Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'eucharistie, etc. Si l'Evangile est vrai, si Jésus-Christ est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là ? » (Br. 520, 881 et 192). Et, plus nettement encore, de sa correspondance, ainsi de cette lettre à M^{lle} de Roannez (Cousin : *Etudes sur Pascal*, p. 148) : « Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps : quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'appartient plus à Jésus-Christ. (...) Nous savons que toutes les vertus, le martyre, les austérités, toutes les bonnes œuvres, sont inutiles hors de l'Eglise et de la communion du chef de l'Eglise qui est le Pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion ; au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce... »

Il n'en est pas moins vrai, comme le dit l'auteur et comme l'écrit admirablement Vinet, que « toute la clarté spéculative, non seulement la plus vive, mais la plus permanente, ne lui était rien au prix de la connaissance par le cœur » (*Et.*, p. 95). Vinet a donc, indûment, réduit l'expérience religieuse de Pascal aux points sur lesquels elle coïncidait avec la sienne. M. Jost n'accuse d'ailleurs pas Vinet d'avoir voulu annexer Pascal au protestantisme : « Les *Etudes* ne cessent de répéter que les *Pensées* sont d'un catholique » (p. 237). Il constate simplement que Vinet a, sur le point central de l'autorité de l'Eglise et des sacrements, mal compris la position de Pascal. S'il lui faisait grief de quelque chose (et ce ne serait guère que dans l'Appendice VI), ce serait de mal connaître le catholicisme ; de croire, notamment, que la soumission exigée des fidèles par l'Eglise exclurait la foi personnelle, la « foi du cœur ».

Telle est la double thèse soutenue dans ce remarquable essai : Vinet a admirablement compris Pascal sur tous les points — et ils sont nombreux et centraux — où son expérience religieuse coïncidait avec celle de l'auteur des *Pensées*. Sur les points où leur expérience spirituelle divergeait — et c'est sur les points mêmes où le catholicisme s'oppose au protestantisme — il n'a pas réussi à comprendre exactement le grand chrétien dont il a toute sa vie médité l'œuvre. Mais, par delà ce propos limité, qui était celui de sa recherche, M. Jost en avoue un autre : il esquisse, ici et là, notamment dans la dernière partie de son œuvre, une justification ou plutôt une explication de la position catholique, sur les points notamment où Vinet

l'attaque, dans ses études pascaliennes et dans son œuvre en général. Il me paraît intéressant de le suivre sur ce terrain, quand bien même ce sera faire la critique de la critique de la critique.

J'avoue avoir lu les explications de M. Jost avec un vif intérêt, encore que parfois sa position — autant que j'en puisse juger, la position catholique — apparaisse, à un esprit de formation protestante, peu cohérente, pour ne pas dire illogique. C'est peut-être que le catholicisme est plus réaliste, moins féru de logique que le protestantisme. Il admet, d'une part, en effet, que la révélation chrétienne inclut non seulement le Christ, mais l'Eglise, incarnation visible de cette révélation ; et que la foi en Christ inclut donc la foi en l'institution dans laquelle il se propose aux hommes. Il considère, d'autre part, que, si quelques âmes prédisposées ou capables d'un effort de méditation prolongé peuvent arriver, sans autorité extérieure, sur le seul témoignage du Saint-Esprit, à la connaissance de Dieu par le cœur, le plus grand nombre a besoin d'une autorité extérieure pour guider sa recherche. Ainsi saint Thomas proclame une révélation incarnée dans l'Eglise catholique, sans nier aucunement le pouvoir de la raison de conduire l'homme au seuil de l'expérience décisive, dans laquelle son cœur, incliné par la raison à la foi, recevra, par don de la grâce, la foi, connaissance par le cœur et possession de la vérité qui sauve. Sans se troubler, apparemment, de ce que ces affirmations, pour le moins antinomiques, ne se fondent pas en une synthèse exempte de toute contradiction logique, le catholicisme les laisse subsister côte à côte ; et c'est là ce qui désoriente le protestant, avec son besoin impérieux de cohérence logique. Pour le catholicisme, Augustin et Thomas d'Aquin, Bonaventure, François d'Assise et Jean de la Croix sont tous des saints catholiques, quelque différentes que soient leur expérience religieuse et leur position théologique.

Il y aurait ainsi dans le catholicisme une tendance à inclure (un protestant ajouterait : ce qui s'exclut). C'est ce que confirme cet argument, leitmotiv de l'œuvre apologétique et polémique de G. K. Chesterton (*The Thing — St. Thomas Aquinas*, etc.) : de l'ample édifice qu'est le catholicisme, le protestantisme n'a retenu que certaines parties, certains éléments, qui, détachés de l'ensemble constituant, non plus des vérités vitales, mais des superstitions ; en d'autres termes, il attache une valeur absolue à des principes qui n'ont qu'une valeur relative. Le libre examen, par exemple, si fougueusement revendiqué par Vinet, serait justement une de ces parties détachées : élément, mais non principe exclusif, d'une foi personnelle et vivante. Selon Chesterton, le croyant catholique tiendrait solidement le premier et le dernier anneau de la chaîne, et tous les autres ; tandis que le protestant s'accrocherait à un seul des anneaux de la chaîne...

Tout de même, quand on a cette exigence de cohérence logique qui caractérise le protestant, on a quelque peine à comprendre comment s'accordent ces déclarations, qu'on lit à la p. 220 de la thèse de M. Jost : « Mais voici que l'homme a laissé incliner son cœur : il croit. Ce n'est pas, comme le pense Vinet, à la parole de l'Eglise qu'il croit, mais à la parole de Dieu. Sa foi est une adhésion directe à Dieu, et l'Eglise ne demeure qu'instrument. Et si le catholique croit à la nécessité, à l'infaillibilité de cet instrument, c'est encore parce que Dieu lui a révélé une Eglise nécessaire et infaillible pour tout ce qui regarde la présentation de la vérité religieuse. » Ou celles-ci (p. 236) : « L'Eglise ne supplée pas, comme l'a pensé Vinet, à la connaissance intime de la vérité religieuse. La foi personnelle demeure au contraire une condition nécessaire de salut. Bien plus, c'en est le fondement essentiel. (...) L'Eglise catholique demeure la distributrice des grâces et des sacrements. De plus, elle joue un rôle dans l'acte de foi : c'est en vertu de l'autorité qu'il faut croire ; l'autorité, en outre, se réserve de fixer l'objet de la croyance religieuse. »

Il semblerait que catholicisme et protestantisme correspondent à deux structures logiques quelque peu différentes ; ce qui n'empêche nullement un protestant et un catholique de vivre une expérience religieuse foncièrement identique. Disons donc, avec M. Jost, que Pascal a été un grand chrétien parce qu'il a été un grand catholique, et que de même Vinet a été un grand chrétien (l'auteur écrit à la p. 25 : « une des figures les plus hautes que le christianisme ait formées ») parce qu'il a été un grand protestant. C'est en effet, selon notre auteur, une chimère que de vouloir réduire le catholicisme et le protestantisme à leur dénominateur commun, le christianisme : « Le christianisme du catholique n'existe que s'il est pratique, et s'il est pratique, il revêt sa forme concrète, il est catholicisme. Et il en est de même de la religion réformée » (p. 252). Vinet lui-même en serait tombé d'accord : « On veut être chrétien, ni protestant ni catholique. Cela ne se peut. Par cela même qu'on est chrétien, on est l'un ou l'autre. » (*Ibid.*)¹

¹ C'est d'ailleurs le point de vue que soutient dans son grand ouvrage : *Der Wahrheitsgehalt der Religion*, le philosophe Rudolf Eucken : Le sentiment religieux, qui est universel — non sans doute en ce sens qu'il serait également profond et vivant chez tous les hommes, mais plutôt en ce sens qu'on le constate, profond et vivant, chez des hommes appartenant à toutes les cultures — ne devient le principe d'un développement spirituel original de la personne entière (intelligence, sentiment et action) que sous les espèces d'une religion *caractéristique*. Ainsi à la page 266 de la deuxième édition : « Immer begründet die Religion eine eigentümliche Lebensgemeinschaft mit Gott, immer lässt sie solche Gemeinschaft eine neue Wirklichkeit erzeugen, die nicht einen Zusatz zum übrigen Leben, sondern den Kern des Ganzen bedeuten will. (...) So hat jede Religion ihr eigenes Weltbild, auch ihre eigene Moral. Und eben dies individuelle, unableitbare ist es, wodurch sie sich stark fühlt und von dem sie das Heil erwartet. »

M. Jost estime ainsi que l'union entre catholiques et protestants ne se fera pas sur le terrain d'un christianisme sans épithète spécifique : « C'est bien plutôt dans la pratique intégrale de leurs confessions respectives que catholiques et protestants pourront se rejoindre. Et voilà aussi les seules conditions grâce auxquelles leurs religions arrivent à reprendre vie, et par lesquelles leur christianisme puisse revêtir tout son sens. Par là, catholiques et protestants arrivent à s'unir : ils seront « tous deux de Christ... » (pp. 252-3).

La lecture de l'étude de M. Jost — tout en nous proposant sur les Etudes pascaliennes de Vinet un jugement à la fois sympathique et pénétrant — permettra donc au lecteur protestant de mieux connaître les points sur lesquels sa foi se rencontre, et ceux sur lesquels elle s'oppose à celle du croyant catholique. La lecture de Vinet, déclare notre auteur, rendra d'ailleurs au catholique un service tout semblable : « Nous ne devons pas laisser passer Vinet devant nous sans essayer de le comprendre et de saisir son message (...) L'ignorance réciproque des communautés chrétiennes est un signe de la torpeur où risque de sombrer leur amour du prochain, où menace de s'abîmer leur christianisme même » (p. 3). Je pense, avec lui, qu'une telle confrontation constitue, pour les deux confessions, communions ou religions (comme il appelle indifféremment le protestantisme et le catholicisme) la meilleure méthode, à la fois, pour se comprendre elles-mêmes et pour se comprendre entre elles ; les points de convergence et les points de divergence étant marqués, de part et d'autre, avec la même respectueuse fermeté.

LOUIS MEYLAN.